

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |



LE DIAMANT PERDU.

(Suite.)

—Mille grâces, monsieur Brissot; et en outre, vous voudrez bien me fournir, à un prix raisonnable, les outils qui me seront nécessaires. Quant au logement dont j'ai besoin pour moi et pour mon cheval...

—Un cheval va vous devenir inutile, monsieur le vicomte, et si vous m'en croyez, vous enverrez sur-le-champ le vôtre au bazar, où il sera vendu à la criée par les huissiers priseurs, car rien n'est cher ici comme la nourriture et le logement d'un cheval. Pour vous, je vais vous conduire à une hôtellerie voisine dont le propriétaire est une de mes pratiques, et sur mes recommandations, peut-être consentira-t-il à vous nourrir et à vous loger au prix modeste de six dollars par journée.

—Six dollars! trente francs! de France! s'écria le vicomte en faisant la grimace.

—On ne saurait payer moins, et encore tout a bien baissé depuis quelque temps.

Monsieur Brissot, reprit Martigny avec sa rondeur accoutumée, j'avais espéré, j'en conviens, que vous pourriez me recevoir chez vous comme pensionnaire et m'admettre à partager votre nourriture et votre logis pour mon argent, comme disent les Anglais.

—Notre nourriture, répliqua le négociant d'un ton d'ironie, consiste dans les provisions de bouche que nous n'avons pu vendre et qui risqueraient de se gâter: quant à notre logement, nous n'en avons pas d'autre que ce magasin... Et tenez, Pédro, ajouta-t-il en s'adressant au mulâtre, montrez au gentleman notre chambre à coucher et nos alcôves.

D'énormes comptoirs chargés de marchandises,

étaient disposés sur deux rangs le long de la galerie. Le mulâtre abaissa les châssis qui la fermaient, et on vit dans l'intérieur de ces espèces de niches, plusieurs maigres lits composés d'une couchette d'étoüpes et d'une simple couverture. A portée de chacun de ces lits se trouvaient des amas d'armes, sabres, fusils et pistolets, qui semblaient être là en permanence.

—Vous pouvez avoir une idée de l'aimable vie que nous menons ici, reprit Brissot; après les rudes travaux de la journée, il nous faut être sur le qui-vive toute la nuit. Brûlés vifs avec nos marchandises, ou pillés et assassinés, voilà le sort qui nous attend si notre vigilance vient à se ralentir, et chaque nuit nous avons une alerte... Aussi éprouverai-je une grande joie le jour où je quittera ces abominables placers!

Pendant cette conversation, le soleil s'était couché et la nuit tombait rapidement, comme il arrive dans les pays tropicaux où le crépuscule est à peine sensible. Le négociant se tourna vers ses employés et reprit en anglais en élevant la voix:

—Allons! messieurs, il est l'heure de fermer le store. Martinez, Tom et Landolf vont rester de garde ici, et s'ils n'ont pas les yeux bien ouverts jusqu'à mon retour, je saurai bien les en faire repentir. Pédro conduira le cheval de ce gentleman au bazar de vente et le recommandera de ma part à l'huissier Mac-Cullosh; puis il ira rétenir un logement pour le gentleman à l'hôtellerie du vieil Effingham... Quant à don Fernandez, il va prendre ses armes et m'accompagner à la banque où nous verserons la recette de la journée, selon notre habitude de

chaque soir... J'espère, ajouta-t-il en s'adressant au vicomte, que vous voudrez bien m'accompagner aussi; la banque est dans l'enceinte fortifiée que nous appelons le *camp*; c'est là que résident la force publique et les autorités des mines; je pourrai déjà vous présenter à certains fonctionnaires qu'il ne m'est guère possible de voir pendant le jour, car je ne saurais quitter mon bureau... Puis, je vous accompagnerai moi-même chez Effingham, où vous devez loger.

Pendant que Martigny remerciait le négociant de son obligeance, les employés s'étaient mis bruyamment en devoir d'exécuter les ordres du patron. On commença par rentrer les marchandises placées en étalage; puis on ferma portes et volets. De son côté, Brissot retirait d'un tiroir et alignait sur son bureau des piles d'or et d'argent qu'il versait dans des sacs, après les avoir comptées. Il y avait là des dollars américains, des guinées anglaises, des louis français, sans parler des piastres, des couronnes, des douros et des bourses de peau remplies de poudre d'or. Tout en faisant sa *caisse*, le négociant disait d'un ton mélancolique à sa nouvelle connaissance:

—Jugez, monsieur, combien nous avons peu de sécurité dans cet affreux pays: chaque fois que j'ai opéré un versement à la banque, il me semble que c'est autant de sauvé, et que tout ce qui reste ici sera infailliblement volé ou brûlé quelques heures plus tard. Aussi n'ai-je pas à garder chez moi des valeurs en numéraire, car en cas d'attaque... Mais j'y pense, ajouta-t-il en baissant la voix, vous-même n'avez-vous pas des valeurs qu'il serait prudent de mettre en dépôt à la banque?

—Non, non, répliqua le vicomte en souriant, ou si j'en ai je me crois capable de les défendre tout seul.

—Voilà bien la jeunesse! vous ne savez pas, monsieur de Martigny, combien il se trouve à B*** de coquins rusés, audacieux, capables de tout! Vous allez vivre forcément au milieu d'un fort vilain monde et si l'on soupçonnait en votre possession ce diamant de douze mille dollars que ma femme et ma fille ont tant admiré.

—Chut! dit le vicomte en posant le doigt sur ses lèvres et en promenant autour de lui un regard inquiet.

Mais les employés étaient encore occupés à fermer le magasin, et il n'y avait à portée d'entendre que le premier commis don Fernandez, qui rangeait d'un air indolent quelques marchandises. Martigny ne crut pas avoir sujet de s'alarmer, car don Fernandez ne comprenait pas le français.

—Comme vous voudrez, répliqua Brissot; je vous ai prévenu; le reste vous regarde.

Et il acheva philosophiquement de remplir ses sacs d'or et d'argent.

—Hum! pensait le vicomte, en voyant cette forte somme qui représentait seulement la recette d'une journée; quoi qu'il arrive, mes douze mille dollars ne sont pas... Si Clara refusait de payer le prix de mon diamant, son père serait fort en état d'acquiescer la dette.

Et cependant il sentait son cœur se serrer en pensant que ce serait peut-être Brissot qui ferait droit à la signature de Clara.

Quelques instants plus tard, le négociant, escorté

de Fernandez et de Martigny, tous deux le fusil sur l'épaule et le revolver à la ceinture, sortait du magasin pour se rendre à la banque.

VII.

LE PIÈGE.

Il n'entre pas dans notre cadre de raconter en détail la vie aux mines australiennes et de suivre le vicomte de Martigny dans ses débuts sur la terre d'or. Il nous suffira de dire que, dès le lendemain de son arrivée, il se munit d'une de ces licences obligatoires alors pour tous les mineurs, et que, grâce à la recommandation de Brissot, il fut pourvu d'un terrain qu'on supposait riche en pareilles métalliques; puis, après avoir acheté à son nouvel ami les outils indispensables, il s'installa bravement dans son claim et se mit à piocher, laver, à tamiser le sol, avec l'ardeur que donne une foi vive dans le succès.

Cependant une semaine à peine s'était écoulée depuis son installation, qu'il entra un matin chez Brissot, la tête basse et la figure renversée. C'était l'heure des travaux dans les placers, et le store était vide d'acheteurs; les commis mettaient de l'ordre dans les marchandises, tandis que le patron, descendu de son estrade, nous allions presque dire de sa forteresse, déjeunait sur un bout de comptoir, avec du pain dur et du saucisson moisi.

Martigny était connu maintenant des employés, qui continuèrent leur besogne; il s'avança vers le patron et le salua en silence. Brissot cligna des yeux, et, après lui avoir indiqué un tabouret à son côté, il lui offrit un verre de vin, que l'autre accepta machinalement. Ils ne s'étaient encore rien dit, et pourtant ils semblaient se comprendre à merveille.

—Eh bien! demanda enfin Brissot, la bouche pleine, ce que j'avais prévu est arrivé... vous n'avez pas réussi?

—Non, répliqua le vicomte d'un ton sombre, en croissant les bras sur sa poitrine.

—Quand je vous disais!... Comme cela, vous ne trouvez ni nuggets, ni poudre, ni rien?

—A force de travail, je recueille environ pour deux dollars par jour de poudre d'or, et comme je dépense six dollars à ma nourriture et à mon logement, vous voyez où cela peut me conduire. Une partie du prix de mon cheval y a passé déjà, et quand je serai à bout de ressources, que deviendrai-je?

—Bon! vous avez « garde à carreau, » comme on dit; mais travaillez toujours; votre claim peut devenir meilleur, vous finirez peut-être par rencontrer la veine.

—Je ne l'espère plus; je suis arrivé au quartz, et mes outils se brisèrent sur cette pierre dure... aussi ai-je laissé mon trou à un pauvre compatriote qui s'en accommode tel qu'il est, et j'ai renvoyé à tous les diables et la pelle et le *craddle*.

—Pourquoi n'achèteriez-vous pas à des mineurs dont la fortune est faite un de ces claims où l'or est encore abondant et où l'on a chance de s'enrichir en peu de temps.

—Oui, mais on m'en demandera vingt ou trente mille dollars, et où les prendrai-je?

Allons donc ! Je sais bien que vous avez des ressources.

— Si j'ai des ressources, en effet, répliqua le vicomte avec impatience, je désire les conserver intactes, et je ne les risquerai pas dans une entreprise aussi hasardeuse.

— Que comptez-vous donc faire ?

— Écoutez-moi ; une fois déjà en Californie j'ai éprouvé un désappointement de ce genre, et j'y ai pourtant trouvé moyen de gagner plus d'or que certains mineurs favorisés. Je m'étais associé à un bon compagnon, habile chasseur comme moi, et nous courions les forêts pour tuer des cerfs et des oiseaux sauvages dont nous avions un excellent débit.

— Fort bien ; et vous voulez reprendre le métier de chasseur ? demanda Brissot.

— Pourquoi non ? Je suis habitué à la vie des bois, je tue un daim à cent pas, je pourrais également atteindre un grand kangaroo, une outarde, ou même cette espèce d'autruche du pays, appelée émeu, dont la chair est, dit-on, très-délicata. Si la venaison est prisée dans ce pays comme elle l'était là-bas, dans la Senora, je ne tarderais pas à réaliser encore de beaux bénéfices. Brissot, depuis son arrivée en Australie, avait acquis ce goût des spéculations hardies et en même temps cette sûreté, cette rapidité de coup d'œil, qui distinguent les spéculateurs du nouveau monde. Il réfléchit quelques secondes, comme pour peser toutes les conséquences de ce projet ; puis il répondit avec assurance :

— Je comprends, mais... *mauvaise chance* ?

(on a vu déjà que le négociant affectionnait cette locution). D'abord les kangaroos sautent à merveille, et les émeus, aussi bien que les outardes, courent parfaitement, comme vous avez pu vous en apercevoir en traversant le *bush* ; vous n'auriez de chance pour les atteindre que si vous étiez encore muni d'un bon cheval, et vous avez vendu le votre. D'ailleurs, le gibier a été détruit à vingt milles autour de B*** par les mineurs désappointés comme vous, qui cherchaient dans la chasse un moyen d'existence, et il vous faudrait aller fort loin pour en trouver. Mais ce n'est rien encore ; en Californie, pays vierge et désert où tout manquait, la venaison était chose précieuse ; mais ici, où l'on rencontre à chaque instant des troupeaux de douze à quinze mille bœufs gras, de vingt ou trente mille moutons, où leur chair savoureuse et nourrissante est à un prix raisonnable, espérez-vous que la chaire sèche et coriace du kangaroo et de l'émeu trouveront beaucoup de partisans et se vendront bien cher ?

Ces observations étaient d'une grande justesse, et le vicomte baissa la tête avec déçougement.

— Alors que diable faire ? demanda-t-il.

Brissot haussa les épaules en silence et attaqua un morceau de fromage aussi dur et aussi sec qu'une bille d'acajou, un véritable fond de magasin.

— Monsieur Brissot, reprit enfin Martigny avec effort, je suis votre compatriote et je vous ai été recommandé par des personnes qui vous sont chères... Tout cela m'encourage à vous demander sans détours... si vous avez besoin d'un nouveau commis ?

Le négociant, frappé de surprise, laissa tomber son morceau de fromage qui résonna comme un caillou sur le sol battu.

— Que dites-vous ? s'écria-t-il ; vous, monsieur le vicomte, un gentilhomme, un ancien dandy du boulevard Italien.

— Pour Dieu ! laissons là ma vicomté et mes grandeurs de l'autre monde, répliqua Martigny avec colère.

Brissot s'assura d'un coup d'œil que ses employés n'étaient pas à portée de l'entendre.

— Vous croyez donc, reprit-il en baissant la voix, que je paye de gros appointements à ces pauvres diables ? Vous vous trompez fort, je les nourris, je les loge, et je leur donne seulement quelques dollars par mois. Quand je vins ici, au commencement de la découverte de l'or, j'amenai avec moi deux commis qui avaient appris le commerce dans ma maison à Dorling. C'étaient deux braves garçons sur lesquels je croyais pouvoir compter ; mais, à force d'entendre parler de *nuggets*, de *polets* qui enrichissaient tout le monde autour d'eux, ils perdirent la tête et finirent par m'abandonner pour travailler aux mines, comme les autres. Ils ont réussi tous les deux, car c'était le bon temps ; aussi l'un est-il retourné en Europe avec vingt mille dollars, l'autre a acheté une station contenant cinq à six mille têtes de bétail. Je suis donc resté presque seul dans mon store, pendant plus d'un mois ; cependant je ne me désespérais pas : je savais que j'aurais mon tour.

— Vous comptez sans doute sur les mineurs peu chanceux ?

— Comme vous dites ; bientôt, en effet, il se présenta plus de commis que je n'en voulais, et ils me priaient à mains jointes de les prendre. L'un était si épuisé d'avoir pioché la terre, rude travail auquel il n'avait pas été habitué dès son enfance, qu'il craignait le sang à faire pitié ; l'autre était perclus de douleurs rhumatismales pour être demeuré trop longtemps dans l'eau du ruisseau ; un troisième, quand il vint me trouver, n'avait pas mangé depuis deux jours... Que vous dirai-je ? si dures que fussent mes propositions, on ne songeait pas à les discuter. Je choisisais parmi les solliciteurs ceux qui avaient des connaissances commerciales et pouvaient parler certaines langues à nos pratiques de toutes nations ; je leur donnais de la nourriture et je les habillais, car ils étaient à peu près nus... Et voilà comment il se fait que mes employés ne me coûtent pas cher dans un pays où tout est à des prix exorbitants.

— Mais du moins vous aiment-ils ? demanda le vicomte avec amertume, et croyez-vous pouvoir compter sur leur dévouement en cas de nécessité ?

— Je n'en sais rien, et la chose me paraît difficile, car vous connaissez notre proverbe français : Notre ennemi, c'est notre maître. Du reste, tous ont reçu quelque éducation dans leur pays, ce qui n'est pas une mauvaise garantie ; et même ajouta le négociant d'un petit air de fierté, don Fernandez, mon premier commis, a bel et bien le droit de porter le titre de marquis, de *marchese*, comme disent les Espagnols.

— Il ne m'en inspire pas plus de confiance, répliqua Martigny ; malgré ses manières obséquieuses, je le soupçonne d'être hypocrite et faux... Enfin, monsieur Brissot, vous possédez déjà un marquis parmi vos employés, voulez-vous avoir un vicomte ?

— C'est donc sérieux ? reprit Brissot en essayant vainement de couper avec son couteau un morceau de fromage ; mais encore une fois la position d'em-

ployé dans mon store est loin d'être brillante. Je tiens mes gens très-serré ; jamais de sorties... Dailleurs, vous n'avez aucune idée de commerce, et vous ne pourriez sans doute vous astreindre à cette étude rebutante et minutieuse.

—J'arrive d'Amérique où tout le monde est bon à tout quand il s'agit de gagner de l'argent ; je le sais par expérience. Mettez-moi donc à l'épreuve, et je m'engage, dans huit jours d'ici, à connaître aussi bien votre commerce que pouvaient le connaître vos anciens employés de la *Rose-Blanche*, rue Saint-Denis.

Le négociant se redressa tout à coup :

—La *Rose-Blanche* ! répéta-t-il ; vous savez donc, qui a pu vous apprendre ?

—N'est-ce pas ainsi que madame Brissot ou mademoiselle Clara a nommé devant moi votre magasin à Paris ? répliqua le vicomte avec une simplicité fort bien jouée. Mais veuillez m'écouter, mon cher compatriote, ajouta-t-il d'un ton amical ; je désire reconnaître autant qu'il est en moi la généreuse assistance que j'ai trouvée auprès de vos dames comme auprès de vous. Or, je suis épouvanté des haines et des colères dont vous êtes ici l'objet. Je vous ai répétés déjà les menaces de ces Mexicains auxquels, en arrivant à B***, je m'adressai par hasard pour connaître votre demeure ; depuis ce temps, dans les tavernes, dans les lieux publics, dans les claims, je n'entends que malédictions proférées contre vous et contre votre maison. Vous n'ignorez pas l'inimitié qui existe entre les marchands et les mineurs, inimitié qui, tôt ou tard, produira certainement une épouvantable catastrophe ; eh bien, de tous les marchands, vous êtes le plus odieux, le plus menacé par cette fureur populaire, dont, je vous le répète, l'explosion pourrait bien ne pas se faire attendre longtemps !

Brissot interrompit son déjeuner.

—Les choses en sont-elles à ce point, monsieur de Martigny ? demanda-t-il avec inquiétude. Mon Dieu ! je n'ai pas plus mérité que les autres marchands la colère des mineurs. Si je n'accorde pas de crédit, ce n'est pas souvent que je manque de confiance dans ceux qui m'en demandent ; mais je veux être prêt à abandonner le commerce au moindre danger, et ne pas être retenu ici une heure de plus qu'il ne me conviendra par les longueurs d'une liquidation... Voilà pourquoi je vends tout le plus cher possible et au comptant... J'ai tant de hâte de quitter ce pays maudit ! Cependant, je le quitterai seulement après avoir fait ma fortune, et il me faut encore... oui... trois ou quatre mois de succès pour atteindre ce but. Alors, je vendrai cet établissement et celui de Dorling, puis je me retirerai à Melbourne avec ma famille pour y jouir tranquillement du fruit de mes travaux. Trois mois sont bien vite écoulés, et, quoi que vous en disiez, ces coquins de mineurs ne bougeront pas de sitôt ; ils crient, mais ils sont lâches et craignent beaucoup notre justice coloniale.

—J'ai le regret de ne pas partager cette opinion, monsieur Brissot ; il règne ici une fermentation de sinistre augure, et sans aucun doute l'explosion ne tardera pas encore trois mois. L'autorité est faible elle dispose seulement d'une centaine de soldats et de policemen, qui seraient incapables de lutter con-

tre trente mille mineurs irrités par la souffrance et pour la plupart désespérés. Et, si la révolte éclatait qui vous aiderait à vous défendre ? Aucun de vos commis n'aurait, j'imagine, l'énergie suffisante ; peut-être même certains d'entre eux feraient-ils cause commune avec vos adversaires. Moi, au contraire, je suis habitué à braver le danger ; je sais me servir de mes armes, et j'estime trop peu la vie pour la ménager beaucoup quand il s'agit de protéger un ami. Acceptez mes services, et qui sait si plus tard je n'aurai pas droit à mon tour aux remerciements de vos charmantes dames, aux vôtres peut-être ?

Cette manière habile de présenter les choses et d'intervertir les rôles semblait mettre le négociant en défiance. Cependant il ne pouvait se dissimuler qu'on disait vrai quant à la haine qu'il inspirait aux mineurs, quant à la lâcheté des commis, quant aux services que Martigny pourrait rendre dans un moment de crise. Aussi répliqua-t-il avec embarras :

—Je vous remercie, monsieur le vicomte ; mais vous n'aurez jamais occasion, je l'espère, de vous exposer pour moi. On viendra facilement à bout des perturbateurs, et quand le shérif en aura fait pendre quelques-uns, les autres se tiendront tranquilles. D'autre part, comme vous n'avez aucune expérience du négoce...

—Cette expérience, je l'acquerrai promptement, je vous le répète. Et tenez, vous savez, Brissot, poursuivit Martigny d'un ton confidentiel, que je possède certaines économies ; pour quoi ne pourrais-je pas, lorsque vous abandonnez les affaires, acheter tout ou partie de votre fonds, devenir votre successeur ou votre associé ? Avec douze mille dollars on peut tenter quelque chose, et peut-être surgira-t-il un événement qui nous mettra bientôt l'un et l'autre en communauté de vues et d'intérêts.

Martigny avait un air mystérieux qui pouvait donner à penser. Toutefois, Brissot ne paraissait pas plus disposé à l'accepter pour associé que pour commis, quand un incident détourna son attention.

Un homme misérablement vêtu, à mine effrontée et exhalant une affreuse odeur de whiskey, venait d'entrer dans le store. C'était un de ces gaillards qu'on n'aimerait pas à rencontrer dans un endroit solitaire ; et le couteau, passé dans son lambeau de ceinture, témoignait que cette rencontre aurait pu n'être pas sans danger pour le promeneur paisible. Cependant les commis de Brissot étant fort habitués à voir des gens de sombre apparence, l'un d'eux s'approcha de cette individu et lui demanda ce qu'il désirait. L'inconnu répondit en mauvais anglais, avec un accent espagnol, qu'il avait besoin de poudre à tirer, et aussitôt l'employé s'approcha d'un baril posé près de la muraille, où était renfermée cette dangereuse composition.

Or, le vicomte avait parfaitement reconnu dans l'acheteur de poudre un de ces Mexicains sinistres qu'il avait rencontrés en arrivant aux placers, et il se mit à examiner celui-ci à la dérobée, tandis que le patron achevait de déjeuner.

LA FIANCÉE DE MADRID.

(Suite.)

—Ah ! ne vous retranchez pas derrière ce mot illusoire, ce prétexte frivole... ma volonté ! Est-ce que ce n'est pas de vous seul qu'elle dépendait ? La volonté de Philippe III ! Mais en ce moment même, fidèle à votre système de flatterie sans pudeur, vous en parlez sans y croire ! Vous savez bien qu'associés dans le même but, dans la même espérance, Roderic et vous, vous traciez devant moi la route où vous guidiez mes pas. Heureusement je me suis souvenu à temps que si le courtisan tombé rend compte au bourreau de ses méfaits, le roi mort en doit compte à l'histoire, et je me suis arrêté !... Et vous vous étonnez de me voir secouer ce joug d'infamie, briser ces fers dorés que vous aviez rivés à mes mains royales et reprendre ma force et ma liberté ? Eh ! ne deviez-vous pas prévoir ce réveil ? A dater de ce jour, venez, vous dont la rude parole fera retentir à mon oreille des vérités sévères, de salutaires avis ! Venez ! le palais du roi vous est ouvert ! nobles Castillans, qui osez me conseiller le bien, c'est vous que je veux récompenser désormais ! Instigateurs du mal, flatteurs de mes faiblesses, conseillers de mes crimes, c'est vous que je punis !!!

Huit heures sonnèrent.

Un bruit funèbre retentit dans le lointain. Le sinistre cortège venait de déboucher à l'angle de la rue qui faisait face à la fenêtre. Une population immense marchait en tête du convoi. Environ trente alguazils à cheval précédaient la personne du condamné, autour duquel on ne réussissait qu'à grand'peine à contenir les curieux.

Bientôt on peut distinguer don Roderic de Calderone.

XI.

UN EXEMPLE.

Il était vêtu d'une soutane, d'un manteau de deuil et d'un capuchon de frise. On lui avait permis de monter sur une mule pour accomplir le trajet fatal ; mais, malgré ses supplications, on avait refusé de lui laisser son habit de chevalier. Il portait à la main un crucifix qu'il baisait souvent avec de grandes marques de dévotion, et s'entretenait de temps à autre avec son confesseur, le père George de Pédrosa, de l'ordre de Saint-Jérôme. Lorsqu'il fut sur la place où était dressé l'échafaud, Roderic parut surpris de voir une affluence si grande se presser à un si triste spectacle ; puis, s'agenouillant devant la croix qui lui fut présentée, il leva les yeux au ciel et se mit à prier ardemment.

—Sire, dit Diégo avec une émotion qu'il essayait de dissimuler, ce tableau est affreux, décelez-en votre vœu.

Je suis calme, répondit le roi, et c'est vous qui tremblez, Diégo.

Le bourreau qui conduisait la mule par la bride, étant arrivé au lieu du supplice, prononça ces mots à haute voix :

—C'est icy la justice que commande le roy votre sire, estre faite à cet homme icy pour avoir fait assassiner autrui et pour plusieurs autres crimes résultant du procès, pour lesquels il a ordonné qu'il sera décapité, afin que cela luy soit à chastiment et aux autres à exemple ; et qui, ainsi fera, doit attendre une mesme peine.

—Don Diégo, chancelant, s'appuya d'une main contre la muraille.

—Vous pâlissez, dit Philippe III toujours impassible.

Roderic était calme. Après s'être recommandé aux prières du peuple, il monta d'un pas ferme sur l'échafaud, s'assit sur la chaise, puis s'abandonnant au bourreau, lui permit de lui lier les bras, les pieds et tout le corps. Alors, le bourreau, s'agenouillant à son tour, lui demanda pardon ; ce que Calderone lui accorda en l'embrassant et lui disant qu'il était son plus grand ami puisqu'il le délivrait de tant de misères.

Au même instant le malheureux découvrit sa gorge et le bourreau, après lui avoir bandé les yeux et fait baisser la tête sur le dossier de la chaise, lui donna le coup de grâce.

Don Diégo poussa un cri : Philippe III détourna les yeux d'où jaillit une larme. Justice était faite.

Diégo se soutenait à peine. Le roi prit en pitié sa frayeur et lui dit :

—Vous avez vu cette horrible supplice, Diégo, Eh bien ! je vous en fais grâce. Vous avez été de moitié dans tous les crimes de ce malheureux, et vous devriez être de moitié dans son châtement. J'ai résolu d'être élément pour vous... à lui, qui n'était qu'un valet parvenu, je n'ai point pardonné ; à vous qui portez un des grands noms de l'Espagne, je n'impose qu'une punition qui ressemble à une grâce : l'exil.

Et il signa un parchemin. Puis désignant d'un geste don Ruiz de Soria, dont l'attitude n'avait pas cessé un instant d'être calme, il ajouta :

—Tout est fini entre nous, Diégo. Mais vous avez encore deux juges à implorer : cet homme ici-bas et Dieu au ciel !

En achevant ces mots, Philippe III disparut.

Alors don Diégo s'écria en faisant un pas vers l'homme que lui avait montré le roi :

—Qui êtes-vous donc ?

Pour toute réponse, don Ruiz lança au loin son masque, et regarda fixement son frère.

La bouche de Diégo s'ouvrit, mais aucun son ne put s'y frayer passage. Ses yeux, injectés de sang, attestaient la révolution terrible qui venait de s'opérer en lui. Épouvante, humiliation, surprise, les sentiments les plus contraires se heurtaient dans son cerveau bouillant. Il était anéanti.

Enfin il bégaya avec effort :

—Vous ici, mon frère !

—Pour ma honte et mon malheur ! répondit Ruiz.

—Qu'ordonnez-vous ? reprit-il en baissant la voix et les yeux, comme s'il eût compris qu'il n'avait ni pardon à espérer de son frère, ni rémission à attendre de Dieu.

—Sortez de ce palais par l'issue commune, señor ; mais relevez la tête, et chassez, si vous le pouvez, cette pâleur qui ne sied qu'au criminel. Tâchez au moins de dérober notre ignominie à la curiosité de nos frères en noblesse, les bons idalgos de Castille. Allez ; Juan de Valdesillas vous conduira chez lui, et tout à l'heure je vous rejoindrai.

—Partons, dit Valdesillas.

—Et vous, ami, continua Ruiz en s'adressant au commandeur, vous avez notre secret...

—La tombe, répliqua vivement Valdesillas, ne le gardera pas mieux que moi.

Et le commandeur sortit suivi de don Diégo de Soria.

Don Ruiz, demeuré seul, se sentit accablé sous le poids de son infortune. Des murmures insultants lui traversaient la tête, et il entendait tinter autour de lui ce mot poignant : Déshonneur ! déshonneur ! Il souffrait, il respirait à peine, il crut que la vie se retirait de son cœur.

Tout à coup un bruit imperceptible le tira de cette cruelle extase ; il leva les yeux et jeta une exclamation où vibra son âme tout entière. Fernande était devant lui.

XII.

UN RETOUR VERS LE PASSÉ.

Don Ruiz se crut transporté dans un autre monde. Il se songea pas même à se rendre compte de la présence de Fernande au palais, ni à se demander comment et pourquoi elle s'y était introduite. Il ne chercha pas l'intention... Il ne vit que le fait, pour s'en réjouir comme d'un bienfait du ciel, pour l'accepter avec ivresse. Il se précipita vers elle, saisit ses deux mains dans les siennes, les couvrit de baisers, et ensuite, comme s'il eût voulu la défendre d'un grand péril, l'entoura lentement de ses deux bras, étendue aussi chaste et aussi pure que l'eût été celle d'une mère protégeant sa fille. Fernande, heureuse au milieu de l'angoisse qui la déchirait, s'abandonna à cet élan de tendresse dans lequel elle était au moins de moitié. Pendant un instant ce fut un oubli complet du passé, une insouciance entière de l'avenir. Pendant une minute ils redevinrent les amants de jadis, les fiancés d'autrefois. Mais bientôt le sentiment de la douleur présente vint s'élever entre eux comme une barrière de flamme. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre comme s'ils craignaient leur amour, comme s'ils avaient peur d'eux-mêmes. Fernande, surtout, honteuse d'avoir trop naïvement livré le secret de son cœur, baissa les yeux en rou-

gissant et murmura ces deux mots :

—Que faire !

Don Ruiz, ramené par cette exclamation au sentiment d'une réalité lugubre, ne trouva que la force de répéter :

—Que faire !

Après quelques minutes d'un silence pénible, Fernande se rapprocha de Ruiz, et lui dit d'un accent inspiré :

—Don Ruiz, je n'ai plus de père, et en le perdant, j'ai perdu le plus sûr et le plus respectable des appuis. Ma mère est mourante, et si je pleure devant elle, mes larmes la tueront. Voulez-vous remplacer mon père, don Ruiz ? Voulez-vous que je vous parle comme je parlerais à mon père ?

—Pourquoi cette question, Fernande ? douteriez-vous de moi ?

—Non... je ne doute point de vous... Mais depuis votre retour, tant de secousses ont affaibli votre confiance, tant de soupçons vous ont été inspirés sur moi, qu'il me semble que votre affection en a dû être ébranlée, et que je crains de ne plus retrouver au fond de votre cœur cette indulgente sympathie qui jadis répondait si bien à ma voix, quand elle exprimait une espérance ou un regret.

—Don Ruiz est aujourd'hui ce qu'il était alors, Fernande, ou s'il n'est plus le même, c'est que son amour est devenu de l'adoration, c'est qu'il s'est augmenté encore de toutes les souffrances que tu as subies et de tout le malheur qui t'attend !

—Vous m'aimez !

—En as-tu douté un seul instant, Fernande !

—Oh ! ne dites pas cela, Ruiz ! ne dites pas que vous m'aimez, ou bien je vais croire que vous voulez vous jouer de moi, de ma faiblesse, des mes tortures... Jeter en ce moment sur mon cœur une étincelle brûlante, c'est y rallumer un incendie que l'honneur me dit d'éteindre, que Dieu m'ordonne d'étouffer !... Et d'ailleurs, ce n'est pas un rêve... Depuis le jour où je vous ai revu, au milieu des bouleversements de cette fête inachevée, depuis l'heure où vous avez accepté, avec un saint oubli de vous-même, cette tâche dure et cruelle de servir et de protéger une pauvre femme que vous pensiez coupable envers vous, j'ai continuellement tremblé à votre approche, frémi sous votre regard ! Mon ancien amour, à moi, avait retrouvé à votre vue toute sa force et toute sa profondeur. A chaque instant, il voulait s'élançer hors de ma poitrine... Cent fois par jour, je le sentais prêt à se trahir, à s'exhaler en larmes ou en cris de joie, à monter du cœur aux lèvres !... Mais vous veniez, Ruiz, et toutes ces voix intimes, voix de bonheur et d'espoir, qui bruissaient au fond de moi-même en votre absence, se taisaient quand vous étiez là, debout, près de moi, pressant ma main de votre main froide, et glaçant tous ces doux élan de mon âme d'un seul sourire, aussi froid que votre main... Si bien, Ruiz, que tout en conservant dans mon cœur le trésor sacré de mon amour, je redoutais votre approche comme celle d'un juge sévère ; en un mot j'avais peur de vous !

—Peur ! et cependant, bien que je te crusse coupable, ton pardon fut la première pensée de mon cœur...

—Pourquoi ne fut-il pas le premier mot de ta bouche ?

—Je n'avais pas la force de te condamner, et je m'étais imposé le silence.

—Oui,... un silence horrible,... un silence qui me tuait.

—Ne me le reproche pas, car j'en ai souffert autant que toi. Je n'osais te reprocher le passé et je voyais l'avenir m'échapper sans retour... Oh! plains-moi plutôt, Fernande, plains-moi, car je sens que je meurs,... et un mot de toi peut me rendre la vie!

—Alors, écoute-moi donc, reprit Fernande avec entraînement; écoute-moi et ne fais pas un crime à une pauvre femme, attachée à une chaîne odieuse, d'intervestir pour un instant les rôles et de faire entendre des vœux et des plaintes que la stricte pudeur devrait peut-être désavouer. Il faut, don Ruiz, que je t'ouvre mon âme tout entière. Après ce que j'ai entendu, tu comprends sans peine l'horreur que je ressens pour ce misérable Diégo! Mais tu te tromperais si tu pouvais croire que ma haine ne date que de l'instant de cette révélation. Recueille bien les paroles qui vont sortir de ma bouche, don Ruiz... C'est mon cœur qui parle au tien! Je n'ai jamais aimé Diégo! jamais je n'ai sincèrement accepté l'affreuse destinée que m'imposait la réhabilitation de mon honneur... Je ne me suis tout au plus résignée que parce que cet homme était ton frère, que je devais porter son nom qui était le tien, et que j'espérais l'entendre souvent parler de toi! Te le dirai-je? son arrestation imprévue m'arracha un cri de joie... je crus que le ciel venait au-devant d'une prière que je n'osais lui adresser, et quand je te revis, il me sembla que Dieu rompait lui-même ces nœuds formés par le malheur, et que je ne pouvais avoir ici bas qu'un amant, qu'un fiancé, qu'un époux, celui qu'avait choisi mon cœur et que m'avait donné mon père, don Ruiz de Soria.

—Fernande! oh! maudite soit la chaîne qui vous lie!

—Ce n'est pas assez pour moi de la maudire, don Ruiz, il faut que je la brise!

—Mais par quel moyen?

—Je ne sais,... mais Dieu nous inspirera.

—Tu l'as dit, Fernande, l'infortune qui nous accable est en dehors des prévisions humaines, et c'est Dieu seul qui peut nous y soustraire;... mais en attendant, achevons l'œuvre que le roi a commencée... En condamnant Diégo à l'exil, il a voulu sauver le nom de Soria de l'infamie d'un jugement public. Profitons de sa clémence et emmenons Diégo loin, bien loin de l'Espagne, sous ce ciel hospitalier des Indes, qui nous donnera le repos en nous assurant l'oubli. Fuyons d'abord, et nous verrons, une fois que nous aurons touché la terre d'asile, quelle infranchissable barrière nous pourrions mettre entre cet homme et toi.

Fuir!... avec Diégo;... mais cette idée m'épouvante.

—Ne crains rien!... Je serai là, moi.

Mais ma pauvre mère...

—Il faudra bien tout lui dire.

Ici, une sorte de fatigue morale s'empara de Ruiz et de Fernande, et mit un terme à cette entretien. L'avenir était gros de tristesse, et, d'un commun accord, ils détournèrent les yeux.

Fernande se hâta de retourner au château d'Ovéda, pendant que don Ruiz, fidèle aux ordres du

roi, s'était de nouveau transporté près de lui, afin de régler définitivement le sort de son frère et le sien.

Le roi et le sujet demeurèrent enfermés l'un avec l'autre environ l'espace d'une grande heure au bout de laquelle il fut décidé que dans le délai d'un mois au plus les deux frères seraient rendus à Cadix où ils s'embarqueraient sur la *Manfrelora*, vaisseau de l'état qui faisait voile pour les Indes.

Quand don Ruiz vint au château d'Ovéda pour faire part à Fernande de l'irrévocable décision que le roi avait prise, il trouva Fernande échevelée et tout en pleurs.

—Qu'est-ce donc? demanda-t-il.

—Ma mère! ma pauvre mère est morte! répondit Fernande.

—Morte! répéta Ruiz quand la violence de ce coup terrible lui permit enfin de se recueillir dans sa pensée. Morte,... sans rien savoir au moins?

—Rien, dit Fernande.

—Alors, reprit don Ruiz, c'est que Dieu a eu pitié d'elle.

Et en même temps il montra à Fernande l'ordre d'embarquement signé par le roi, et lui dit:

—Si Diégo partait seul, tout Madrid comprendrait qu'il s'agit d'un exil;... s'il emmène sa femme, on pensera qu'il est tout simplement question d'un voyage, d'un projet d'établissement à la Havane, où l'on sait que mon père a laissé de grands biens. C'est un sacrifice pénible, Fernande, mais nécessaire à votre réputation, à notre honneur.

Fernande prit la main de don Ruiz et lui répondit d'un ton résolu:

—Nous partirons tous.

Elle ne croyait pas si bien dire.

Valdesillas lui-même, ami rare et dévoué, ne voulut pas abandonner don Ruiz au moment où il allait avoir besoin de tant de consolations. Il annonça solennellement son départ à Gertrude, et lui demanda naïvement s'il était devenu fou.

—Entreprendre une si longue traversée à votre âge, s'écria la vieille gouvernante.

—Il n'y a point d'âge pour le dévouement, répliqua vivement le commandeur.

XIII.

LA MANFRELORE.

Les vapeurs du matin caressaient doucement l'eau dormante de l'Océan. C'était une de ces aurores brumeuses qui présagent ordinairement les chaudes et riantes journées d'été. Le port était encombré d'une affluence inusitée de bourgeois et de gens du peuple, et les cris de cette multitude oisive, réunie par la curiosité, se confondaient avec la voix des matelots. Encore un moment, et la *Manfrelora* allait déployer ses voiles et livrer aux baisers de la brise son pavillon aux vives couleurs et ses flammes palpitantes.

C'était du port de Cadix que le bâtiment allait partir: sa destination était la Havane.

Debout sur le tillac, le capitaine semblait prêt à donner le signal du départ. Passagers et marins se pressaient sur le pont mourant, en disant adieu à la terre du geste et de la voix. L'équipage paraissait complet; et les mousses, assis sur les vergues, regar-

daient attentivement le capitaine, guettant sur ses lèvres l'ordre suprême de larguer les voiles.

Don Ruiz lui demanda si l'on partirait bientôt.

— Dans quelques minutes, répondit le capitaine.

— Mon pauvre Ruiz, dit Valdesillas en le prenant à part, vous êtes impatient de quitter l'Espagne...

— Oui, son soleil me brûle, sa vue m'importune... et j'espère bien ne la revoir jamais.

— C'est votre patrie cependant, et la patrie est une seconde mère, don Ruiz.

— Vous oubliez, Valdesillas, que l'Espagne est, avant tout, la patrie de l'honneur et que les Soria sont déshonorés.

— Non, pas publiquement, dit Valdesillas.

— Non ! mais devant leur conscience ;... ce qui est beaucoup trop, acheva don Ruiz.

En ce moment, la cabine du capitaine s'ouvrit et on put voir Fernande assise dans l'attitude d'une triste rêverie, tandis que Diégo seul, debout, appuyé sur le plat-bord, semblait suivre d'un œil indifférent les légères oscillations de la mer.

Don Ruiz frémit en l'apercevant.

— Pauvre Fernande ! liée pour la vie à cet homme ! murmura Valdesillas.

— Oh ! Dieu m'inspirera une juste vengeance, ajouta don Ruiz d'une voix sourde. Je ne sais encore ce que je ferai, mais il me paiera la honte du nom de Soria ! Voyez donc, Valdesillas, comme il est calme, comme il semble avoir tout oublié. Comprend-on que cet homme, car, je ne puis l'appeler ni mon frère, ni l'époux de Fernande, comprend-on qu'il accepte ainsi son ignominie, qu'il soutienne nos regards sans rougir ; qu'il croie encore à la possibilité de vivre avec celle que j'aime !... Oh ! son impudence lui coûtera cher, et tôt ou tard.

Valdesillas contempla silencieusement don Ruiz, comme s'il eût voulu pénétrer le véritable sens de ses paroles et plonger plus avant dans le mystère de sa pensée. Ruiz parut comprendre l'intention du commandeur et lui dit :

— Vous m'avez toujours connu modéré dans mes sentiments, sobre de haine et maître de mes plus grandes colères, et je suis sûr que vous vous étonnez, Valdesillas, de voir aujourd'hui enfin cette modération faire place à l'emportement, et cette profonde rancune, si longtemps et si fortement concentrée, s'épandre au-dehors en menaces violentes et en amères imprécations... Oh ! c'est que ma patience est à bout, voyez-vous, Valdesillas ! C'est que, plus j'ai renfermé en moi ma haine, plus l'explosion en sera tonnante et terrible !

— Grand Dieu ! quel est votre projet ?

— Je n'en ai arrêté aucun. Chaque minute de l'heure qui passe peut m'apporter l'occasion que j'attends. Les faits se succèdent sans relâche ; ce sont eux qui m'inspireront. Le temps agit sur certaines âmes comme un baume divin qui cicatrise les blessures et emporte avec lui le souvenir des outrages reçus. Le temps et la réflexion produisent sur moi l'effet contraire. Plus je vois Diégo, et plus ma résolution s'affermir ; plus je pense à ses crimes, et plus je sens mon cœur se dégager des derniers liens qui peuvent être m'attachés encore à un Soria, un frère !... C'est de sang-froid que je le hais ;... c'est de sang-froid que je me vengerai !

— Il est de mon devoir, reprit Valdesillas, après

quelques instants de silence, de vous détourner d'une résolution violente dont les suites seraient difficiles à calculer. Bien éloigné en cela de votre sentiment, je pourrais presque dire de votre système, je ne conçois la vengeance que sous le coup de l'injure, et n'excuse les représailles que par leur instantanéité. Diégo est assurément bien coupable, mais...

— Mais vous le défendez ! s'écria don Ruiz de Soria hors de lui...

— Non, ... je tâche seulement de vous préserver vous-même d'un regret... et peut-être... d'un remords.

— Don Juan ! don Juan ! que signifie cet étrange retour ! Pourquoi abandonner ma cause pour celle de Diégo ! Pourquoi le défendre contre moi ! Mais vous le laissez aussi pourtant !

— Je ne lui ai jamais fait cet honneur, répondit Valdesillas en souriant avec amertume. Je n'ai pu... que le mépriser ; et c'est pour cela, pour cela uniquement, entendez-vous bien, don Ruiz, que je voulais vous dissuader, dans notre intérêt à tous, d'une vengeance inutile...

— Inutile ! s'écria don Ruiz montrant au commandeur Fernande qui essuyait une larme ; et le malheur éternel de cette femme, le comptez-vous donc pour rien ?

Valdesillas ne sut que répondre, il se contenta de presser cordialement la main de Ruiz qui reprit d'une voix pénétrée :

— Croyez-moi, mon ami, il est parfois des nécessités horribles devant lesquelles il n'est pas permis de reculer. Il est d'affreuses extrémités où nous pousse la Providence elle-même. Je vous l'ai dit, j'attends une inspiration d'en haut ; quand elle viendra, j'obéirai.

A peine don Ruiz avait-il prononcé ces mots, que les matelots, sur un signe du capitaine, accoururent à la fois de divers côtés, et se rendirent chacun à leur poste. En peu de minutes, et comme par l'effet d'une puissance féérique, le tableau pittoresque et animé que présentait la surface du navire, se transforma complètement. L'immobilité succéda à l'agitation, et les passagers, sur l'invitation du contre-maître, prirent place dans les parties du bâtiment qui leur étaient spécialement réservées. L'heure solennelle était prête à sonner.

Les derniers adieux volaient silencieusement du rivage au vaisseau. Les mouchoirs s'agitaient sur la tête ; les signes suprêmes du départ s'échangeaient au milieu d'une religieuse émotion.

Don Ruiz fit une prière mentale en regardant Cadix, dont les constructions coquettes étaient chaudement colorées par le soleil levant.

— Espagne ! Espagne ! murmura-t-il, assez haut cependant pour que Valdesillas pût l'entendre, pardonne à un de tes fils qui t'abandonne, car s'il te fuit, c'est pour t'épargner l'aspect de sa misère et de son déshonneur.

— Largue la voile, cria le capitaine de toute la force de ses poumons.

A ce commandement, le navire s'ébranla et inaugura sa marche par le double bruit du vent qui sifflait dans les cordages, et des flots qui gémissaient en s'entr'ouvrant. La minute du départ, celle qui détache le vaisseau pour le lancer en pleine mer, est toujours remplie d'une poésie triste et vague. On

ne sait si l'on doit se réjouir ou pleurer. A l'exception des vieux marins qui chantent le refrain d'adieu en achevant à bord les libations commencées à terre l'attitude de l'équipage trahit presque toujours l'indécision et le regret. Ici un sourire amer, plus loin une larme, partout le silence.

Pendant toute la traversée qui fut heureuse et calme, on n'eut à enregistrer à bord aucun événement remarquable. Le temps fut constamment beau, le vent favorable, et le capitaine de la *Manfrelore* qui faisait pour la cinquième fois le trajet de Cadix à la Havane, calculait, si la température devait se maintenir, que ce voyage serait un de ceux qu'il aurait accomplis le plus promptement. Mais au sein de ce calme apparent, de vives et profondes terreurs grondaient sourdement dans l'âme de quelques passagers. Fernande mettait tous ces soins à éviter Diégo. Valdesillas ne pouvait se défendre d'une certaine rudesse dans ses rapports avec cet homme qui avait justifié d'une manière si déplorable ses soupçons les plus outrageants. Don Ruiz, presque toujours isolé du reste de l'équipage, et dont le visage ne s'éclaircissait que lorsqu'il pouvait légèrement échanger avec Fernande un regard d'intelligence, semblait élaborer dans sa tête un projet formidable, aussi extrême dans ses moyens que dans ses conséquences, mais dont l'exécution, renvoyée à une époque lointaine, ne lui apparaissait encore que sous une forme confuse et mal arrêtée.

De longs jours se passèrent ainsi. Et pendant ces longs jours, craintes, espérances, imprécations, menaces, tout demeura dans le secret des cœurs. Rien ne se trahit au dehors.

Hélas! la tempête s'amoncelait dans les âmes, comme elle se préparait au ciel.

XIV.

L'OURAGAN.

Un soir, la brise tomba tout-à-coup; d'épaisses bouffées de chaleur rendirent, par moments l'air d'une lourdeur insupportable, et le ciel, éclairé par les derniers rayons du soleil couchant, prit soudainement l'aspect d'une feuille d'airain blanchie au feu. Par degrés, l'astre disparut et il ne resta plus de cette vive lumière qu'un reflet vague et bronzé qui s'étendit sur toute la largeur du ciel. Une heure après, quelques vapeurs coururent du sud-ouest au nord, si bien que la lune qui s'était levée à l'horizon se couvrit d'un voile grisâtre et ne trahit plus sa présence que par des blafardes dentelures dont elle bordait l'extrémité des nuages; on eût dit en ce moment qu'une harmonie sauvage, assez semblable à un cliquetis d'armes éclatait dans le lointain.

Le capitaine passa de la dunette sur le tillac et appela le timonier, à l'oreille duquel il glissa deux mots. Le timonier s'éloigna en répondant :

—Comptez sur moi, capitaine.

Ici commença le prologue d'un de ces drames familiers aux navigateurs, mais que les habitants de la terre ferme ne soupçonneront même pas, prologue d'autant plus affreux qu'il précède par le calme, le silence, le repos. La mer était encore unie comme une glace, le vent se taisait de toutes parts, on eût dit le sommeil de la nature entière.

Tout-à-coup les vagues grossirent, les rafales se

succédèrent rapidement, et des mugissements pareils à ceux de la foudre commencèrent à s'élever dans toutes les directions. En moins d'une demi-heure, la mer était devenue si grosse que par moments les mats se trouvaient dérobés dans la profondeur des vagues, et que de grands coups de tangage plongeaient le beaupré dans l'abîme, d'où il résultait que l'avant du navire se mouillait d'une effrayante masse d'eau. Le vent soufflait de plus fort en plus fort. Ce n'était cependant encore que le préliminaire du désastre, et l'équipage n'en était encore, lui aussi, qu'à l'inquiétude.

—C'est une bourrasque, disaient les uns.

—Il n'y a aucun danger, disait le plus grand nombre, croyant sans doute éloigner le péril en refusant de le comprendre.

—Que pensez-vous de ceci? demanda don Ruiz au capitaine.

—Rien que de très simple, répondit tranquillement le capitaine, nous sommes perdus.

—Perdus! répéta Ruiz avec explosion... Perdus! cela serait possible?

—Cela est sûr.

Il eût été difficile de dire quelle fut l'impression qui se traduisit instantanément sur le visage de don Ruiz par un jeu de physionomie impossible à bien décrire. La douleur la plus poignante sembla s'y confondre avec un inexprimable sentiment d'espoir. Les cils de ses yeux s'humectèrent de larmes, pendant qu'un sourire,—plein d'amertume peut-être, mais un sourire enfin,—entr'ouvrait sa bouche d'où un cri paraissait vouloir s'échapper. La tête de Fernande rayonna subitement au milieu de la foule des passagers qui commençaient à s'interroger avec moins d'assurance. Don Ruiz l'aperçut et il appuya sa main sur son cœur comme pour en étouffer les battements précipités. Mais tout ceci ne fut qu'un éclair. En moins de cinq minutes, les froides exhalaisons de la mer eurent séché la sueur qui couvrait le front de don Ruiz. Il retomba dans son immobilité pensive et parut longtemps demeurer étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

Bientôt, comme pour confirmer l'assertion du capitaine, un immense murmure retentit du côté de l'Ouest. Tous les yeux s'y portèrent. Une large et haute colonne dont les deux bouts communiquaient du ciel à l'eau, semblait opérer un mouvement de rotation sur elle-même. Elle était du reste assez loin pour se dissoudre sans atteindre le bâtiment, mais par degrés elle se rapprocha de la *Manfrelore*, dont cette fois les flancs eurent peine à soutenir le choc des flots déchaînés. Le couronnement du vaisseau était à tout moment envahi par les lames, et les bordages craquaient à se rompre. Ce fut alors seulement que l'on parvint à charger les voiles.

Le vent sifflait affreusement dans les poulies, et, dans sa violence, il entraîna le navire, incapable désormais de suivre aucune direction. Enfin un nuage noir qui se balançait comme un oiseau de proie au-dessus de la *Manfrelore*, se brisa, déchiré par un large éclair, et l'enveloppa dans un tourbillon glacé que semblaient former deux formidables ailes.

En cet instant un matelot qui était resté dans les huniers, cria : terre!

LES SOURIS.

LÉGENDE ALLEMANDE.

(Suite.)

—Non, non, pas de femme ; les tonnes, demande les tonnes.

La princesse avait reçu l'ordre de sourire tout le temps de l'entrevue, elle continua.

—Silence, tas de braillards, mugit le géant, ou le premier qui bouge aura affaire à moi.

La prudence est la mère de la sûreté ; conseillers et soldats demeurèrent immobiles, et presque aussi raides qu'un grenadier de la *lendwehr* prussienne, ce qui est le maximum de rigidité que puisse atteindre le corps humain.

—Toi, continua Otto en s'adressant au roi, garde ta fille, dont je me soucie encore moins que de ton or ; j'ai réfléchi, je veux être évêque.

—Évêque ! fit le roi stupéfait.

—Oui, évêque de Coblentz.

—Mais il y en a un que le Pape a nommé.

—Renvoies-le au Pape, moi, je veux sa place.

—Mais tu n'es pas prêtre.

—C'est mon affaire ; voyons, oui ou non, veux tu me donner cet évêché ?

—Tu ne me demanderas pas autre chose ?

—Rien de plus.

—Demande au moins une petite tonne, se hasarda à dire un conseillers.

—Toi, je t'avais défendu de parler, rugit le géant en lui décochant un si terrible soufflet, qu'il l'envoya rouler entre les jambes de ses soldats, dont deux ou trois tombèrent comme des quilles.

La princesse souriait toujours.

—Je te nomme évêque de Coblentz, s'écria le roi dont la main du capitaine avait effleuré le visage ; mon ministre, qui sait écrire, va te faire un acte sur parchemin, quand partiras-tu ?

—Tout de suite.

—Ah bon ! fit le roi visiblement soulagé, et tu emmèneras ces messieurs avec toi ?

—Certainement.

La figure du monarque s'épanouit, il n'espérait pas en être quitte à si bon marché.

Les brigands n'avaient pas l'air si réjouis ; cependant, quand de sa voix de stentor leur capitaine cria : —Par file à droite, en avant, marche ! le bataillon exécuta le mouvement comme un seul homme.

—Quelle chance ! s'écria le monarque quand ils furent partis.

Et, sur le champ, il fit ses deux ministres grand-croix de l'ordre de la Délivrance, et permit à la princesse de ne plus sourire, quoique l'heure réglementaire ne fut pas encore achevée.

Huit jours plus tard, le brigand Otto s'était installé dans le palais épiscopal, d'où il avait chassé un vieux et saint prélat, qui, n'emportant avec lui que les regrets de toute une population évangélisée par lui pendant de longues années, descendait le Rhin

dans un bateau pêcheur, pour aller se réfugier à Cologne dans un monastère et y attendre, avec une pieuse quiétude, la fin des mauvais jours, dont il ne s'affligeait que pour son troupeau.

Ces temps étaient rudes en effet. Otto s'était fait évêque, comme un loup se fait berger ; fier de sa force et, comptant sur l'impunité, il n'avait pris la peine, sous son nouveau déguisement, ni de rogner ses griffes, ni de cacher ses crocs aigus. Son gant pastoral était de fer ; son rochet une cuirasse de buffe, sa croix épiscopale un poignard, sa crosse un lourd et solide épieu, arme de chasse avec laquelle il avait remplacé son épée et dont il se servait pour frapper les cerfs et les sangliers dans les grandes forêts de chênes et les manants dans les rues.

A l'un de ses lieutenants, il avait donné dérisoirement le titre d'abbé de Rosenthal ; à un autre, un monastère de religieuses, qui n'avaient pas attendu l'arrivée du soudard pour prendre la fuite. Chaque brigand avait eu sa part de dépouilles : aux uns, les prieurés ; aux autres, des dîmes et des redevances.

Le pillage entraînait l'orgie, l'orgie nécessitait le pillage ; vases sacrés et ornements, chasses et reliquaires, enlevés pièce à pièce du trésor des églises, passaient dans les mains des juifs ou servaient aux usages les plus profanes.

Au palais épiscopal, les brigands, atablés nuit et jour, buvaient dans les calices d'or et les custodes ciselées enrichies de pierreries ; le scandale était effroyable, le gaspillage inouï.

Les ostensoirs avaient les premiers disparus dans les creusets ; quand cette veine fut épuisée, et elle était riche, vinrent les statuettes, les croix, les reliquaires regardés comme meubles inutiles ; puis les ornements, qu'on effila pour en retirer le métal précieux ; après l'or, l'argent, après l'argent, le cuivre, cloches et flambeaux furent envoyés à la fournaise ; toutes les églises furent dépouillées à la ville, puis vint le tour des monastères et des simples chapelles rurales.

Ces richesses profitèrent aux juifs seuls, toujours à l'affût de ces ventes aussi insensées que sacrilèges, et qui, profitant de l'ignorance brutale des pillards, achetaient pour rien des manuscrits d'une incalculable valeur, et des pierres précieuses, qu'ils prétendaient n'être que du cristal taillé.

Les brigands, plongés dans les jouissances du présent, ne songeaient pas à l'avenir. Leur chef, dont à présent ils exaltaient la merveilleuse idée, leur donnait l'exemple de la prodigalité la plus folle.

Seuls, les habitants de Coblentz s'indignaient et murmuraient, l'évêque intru riait de leur désespoir, et les traitait plus durement que jamais conquérant de l'antiquité n'avait traité peuple vaincu.

Une foi ou deux, la population essaya de se sou-

lever ; elle fut écrasée par la force ; le sang coula à flots, et des gibets dressés sur toutes les places lui apprirent qu'il n'y aurait pour elle ni pitié ni merci.

On eût dit que ces révoltes réjouissaient le tyran ; il les excitait par ses cruautés et par ses railleries, accablait d'impôts les malheureux, ravageait leurs champs par plaisir, assommait les paysans qui essayaient de défendre leurs maisons contre l'invasion des chasseurs, insultait les femmes, et enlevait les filles, pour repeupler, disait-il, ses monastères et réveiller la foi endormie.

Pour comble de maux, la guerre se ralluma avec fureur entre plusieurs seigneurs, et l'un d'eux vint porter ses ravages jusqu'aux portes de la ville. Otto comprit le danger, et voulu marcher avec ses soldats contre les agresseurs, mais les brigands, amollis par leurs continuelles débauches, refusèrent de le suivre et la guerre continuant, la famine ne tarda pas à se faire sentir dans Coblenz.

Bientôt elle devint affreuse, si affreuse qu'après avoir dévoré les chiens et les chats, les infortunés habitants mouraient chaque jour par centaines, et que leurs cadavres, pourrissant dans les rucs, remplissaient la ville d'exhalaisons tellement infectes qu'une invasion de la peste parut inévitable.

Menacé à la fois par la guerre, la famine et la peste, Otto, qui ne se souciait nullement d'exposer sa vie pour celle de ses ouailles, sortit de nuit de son palais et, accompagné de trente brigands bien armés, se retira, en attendant des temps meilleurs, à Bacherach sur les bords du Rhin.

Bacherach avait une église et un couvent qui, grâce à leur éloignement de la ville épiscopale, n'avait pas encore été pillés.

L'évêque et ses compagnons n'en firent qu'une bouchée ; en moins d'un mois, argent, provisions de toute sorte étaient épuisés.

Mais cette fois, instruit par l'expérience, l'ancien capitaine de brigands avait pris ses précautions. Un peu au-dessous de Bacherach, il avait remarqué, au milieu du fleuve, un îlot solitaire, sentinelle avancée du petit archipel qui, de Bingen jusqu'à Mayence, semble comme une noire flottille voguer sur la surface du Rhin.

Par ordre de leur terrible suzerain une légion de tailleurs de pierres, dirigée par un habile architecte appelé de Coblenz, travaillait à couper et à parer des blocs pris dans les rochers qui bordent le fleuve.

Pendant ce temps, des maçons creusaient dans le roc de l'îlot les fondations d'une chapelle que devait dédier l'évêque à la patronne des matelots. C'était une œuvre pie, la première qu'eût faite le brigand, et, dans l'espoir qu'elle amènerait sa conversion, les bonnes âmes avaient, malgré la dureté des temps, tenu à y contribuer.

Des bateliers s'étaient offerts pour transporter les pierres gratis ; Otto avait daigné accepter.

Bientôt la chapelle sortit de terre. Elle était circulaire ; mais, comme il peut y avoir des chapelles de toutes les formes, personne ne s'en étonna.

Ce qui surprit davantage, ce fut de voir l'édifice grandir sans s'ajouter autrement que par des meurtrières.

Les moins crédules soupçonnèrent que l'oratoire pourrait bien n'être autre chose qu'une tour pour le

péage, et cette idée leur sourit peu, car les péages étaient déjà fort nombreux.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, il n'en est plus de même. Nous payons un peu, pour ne pas dire beaucoup plus qu'alors, mais la tour du péage s'appelle bureau d'octroi, ce qui est bien consolant pour les contribuables.

Sa Grandeur, Monseigneur Otto von Schwarz Rheindorf Dunkelderbrunnen, auquel une députation se hasarda à faire part de ses craintes, jura par son baptême que cette crainte était chimérique ; il ajouta même avec une légère animation, qu'elle était injurieuse pour son honneur et sa loyauté bien connus et que, par sa barbe et les cornes du diable, si quelqu'un continuait à lui rompre les oreilles, il le ferait pendre haut et court ou jeter au Rhin comme un chien galeux.

La députation salua profondément, en remerciant Sa Grandeur de la bienveillance avec laquelle elle avait daigné l'accueillir, et se retira avec les démonstrations de la plus respectueuse confiance.

Quand l'oratoire fut terminé, que les serruriers y eurent adapté une solide porte en chêne doublée de fer, que d'épaisses grilles se cramponnèrent à chaque meurtrière avec leurs griffes de fer, que les créneaux découpèrent sur le ciel leurs silhouettes taillées, que tout en un mot fut terminé, Otto qui, ce jour-là était de bonne humeur, déclara à ses compagnons qu'il allait pourvoir le pieux édifice des objets nécessaires au service du culte.

Quatre grands bateaux furent occupés à cette intention pour y transporter un assortiment complet de lances d'épées, d'arbalètes avec leurs carreaux, en un mot, tout le mobilier d'une place de guerre.

Ce fut le premier convoi.

Le second se composa de tables, d'escabeaux, de coupes, de cruches au large ventre, d'étoffes précieuses pour tapisser la salle du festin, de broches, de lardoires, de couteaux, de toute une batterie de cuisine destinée à préparer un repas et d'instruments de musique pour l'égayer.

Cela fait, Otto convoqua ses compagnons et tint avec eux un conseil secret, à la suite duquel la troupe tout entière quitta la ville.

On crut qu'elle avait marché contre l'ennemi, et les sujets dévoués de l'évêque Otto firent les vœux les plus sincères pour qu'elle fut exterminée jusqu'au dernier homme, afin que la contrée fut enfin débarrassée de cette engeance maudite.

Deux jours s'écoulèrent sans que les brigands reparussent, et déjà, malgré la famine qui les tourmentait, les fidèles Bacherachais commençaient à remercier le ciel, quand, sur la route d'Obervesel, ils aperçurent la troupe au grand complet revenant d'expédition et poussant devant elle des bœufs, des moutons et des chariots chargés de grains, résultat obtenu, non par une victoire, mais par le pillage barbare de toute la contrée.

La nuit tout entière se passa à égorger, dépecer et saler les animaux, à charger viandes et grains sur les bateaux avec des muids de bière et de vin ; puis, ce travail achevé et pour recompenser les habitants de leurs concours forcé, Otto leur imposa une contribution de guerre payable en nature et dans l'espace de deux heures.

Et comme les malheureux, contraints d'apporter

le peu de vivres qui leur restaient, versaient des larmes et suppliaient leur farouche évêque de leur abandonner une partie des grains nécessaires à leur subsistance, il se mit à les railler, en disant que ces grains et ces farines étaient trop précieux pour qu'il consentit à les laisser exposer aux dents des rats qui fourmillaient dans la ville.

—Puissent les souris te manger toi-même, homme sans cœur ! s'écria une pauvre mère dont un soldat venait d'enlever le dernier pain.

Le capitaine tenait son épieu à la main ; l'arme siffla dans l'air, atteignit l'imprudente femme en pleine poitrine et la traversa de part en part.

—Si vos souris aiment la chair humaine, portez-leur donc cela, rugit-il, en appuyant son pied sur le cadavre pour en retirer son épieu fumant.

Puis, sans plus se soucier des malheureux habitants, il sauta dans un bateau suivi de ses compagnons, et, poussant au large, se dirigea vers la tour pour y attendre dans l'abondance et les plaisirs la fin de la disette.

Huit jours s'étaient écoulés depuis le départ d'Otto, quand, réduits à la dernière misère et décimés par la plus horrible famine, les derniers survivants d'entre les habitants de la ville, hâves, défaits, les yeux caves et éteints, les joues creuses et décharnées, se traînèrent jusqu'au bord du fleuve d'où ils détachèrent un bateau pour se diriger vers la tour, et supplier leur suzerain de vouloir bien leur accorder par pitié quelque peu de farine ou de viande dont il avait en abondance.

La nuit approchait, quand la barque, descendant à la dérive, entra dans le cercle de lumière que projetait sur la surface du Rhin, un fanal brillant allumé au haut de la Mausenthurm.

C'était l'heure du banquet. De chaque meurtre jaillissaient des faisceaux lumineux qui, dans l'obscurité, ressemblaient à des flèches de feu transperçant le manteau gris de la brume.

A l'extérieur tout était silence ; mais des éclats de voix avinées, le tintement des hanaps, et l'harmonie des violes et des autres instruments arrivant par bouffées sonores jusqu'aux malheureux affamés semblaient insulter à leur misère en réveillant la faim qui les torturait.

L'espoir, cette dernière planche à laquelle se cramponne l'homme parvenu au dernier degré de la misère et de la souffrance, ne les avait pourtant pas encore abandonnés. Sans doute Otto était un évêque indigne, ou plutôt un vil scélérat, ayant usurpé un titre qui ne lui appartenait pas ; sans doute son âme était noire de tous les crimes ; mais, à moins d'être un démon de l'enfer, il ne leur refuserait pas une bouchée de ce pain dont il avait à profusion et qui pouvait leur sauver la vie. Un monstre, quelque hideux qu'il soit, n'est jamais complètement hideux, et, puisque le brigand était homme, peut-être conserverait-il encore quelques sentiments humains.

La barque avançait lentement ; car les bras des matelots mourants pouvaient à peine soulever les avirons, et elles voguait lente, silencieuse, à travers le brouillard crépusculaire, comme une marque de spectres à travers des nuées opaques, dans les rêves pénibles d'un malade.

Et, à mesure qu'elle avançait, les tièdes bouf-

fées du vent apportaient plus distincts les sons harmonieux des violes se mariant aux voix qui chantaient des lieds allemands, l'aurole de lumière dont était enveloppée la tour se faisait plus brillante, le bruit métallique rendu par le choc des hanaps d'or devenait de plus en plus distinct, et les odorantes effluves des viandés rôties arrivaient comme un parfum délicieux aux voyageurs affamés.

Il y avait fête en effet, ce jour-là, dans la grande salle de la Mausenthurm. Otto célébrait l'anniversaire de son avènement à l'épiscopat avec ses complices, un crime par une orgie.

C'était un festin de l'enfer. Rien ne manquait à sa sacrilège magnificence : les murs de la salle, recouverts, en guise de tentures, de chappes et d'ornements sacrés, ruisselaient d'or et scintillaient de pierreries ; le plancher était jonché de fleurs ; la table pliait sous les plats d'argent remplis de viandes fumantes, les vases ciselés, destinés aux saintes huiles et remplis jusqu'au bord des vins généreux des bords du Rhin, les lourds calices, servant de croupes, provenant du récent pillage de Rosenthal, et un gigantesque trophée d'ostensoirs, de croix, de vases sacrés, de crosses et de mains de justice, couronné par un soleil d'or.

Des encensoirs, suspendus par leurs chaînes à la voûte, mêlaient leurs parfums à la lueur des lampes des sanctuaires et à celle des torches ardentes posées aux quatre coins sur de gigantesques candélabres ; de blondes Allemandes, revêtues de dalmatiques, et portant sur de larges plateaux des burettes et des aiguères, versaient à boire aux convives, et un chœur de musiciens, costumés en chantes de cathédrale, jouait, ou chantait, sur des airs d'église, les chants les plus licencieux.

Autour de la ronde table, présidée par l'évêque de Coblenz, en mitre d'or et l'anneau pastoral au doigt, trente bandits, au visage féroce et étalant chacun un signe dérisoire de la religion, dont ils étaient soi-disant ministres, avaient pris, après de l'évêque, la place que leur assignaient les règles de la hiérarchie sacerdotale.

L'honneur de cette sacrilège parodie, destinée à rompre la monotonie du cloître revenait à Otto :

—Je veux officier pontificalement au moins une fois avant d'être pape, avait-il dit ; l'on verra si le souffle me manque comme à ce marmoteur d'orémus que j'ai envoyé crever à Cologne, et que la peste me tue si je ne fais pas entendre à mon digne clergé des litanies, comme n'ont jamais chantés les évêques de Coblenz, mes très-imbéciles précurseurs.

Et, en effet, le malheureux, à demi ivre, avait hurlé, debout, la mitre au front, d'une main tenant le bâton pastoral, de l'autre un calice, de si horribles blasphèmes, que les musiciens étrangers, venus pour gagner de l'or, tremblaient de tous leurs membres et sentaient la sueur leur perler sur le visage.

Déjà, depuis cinq heures se prolongeait le banquet des bandits. Gorgés de viandes et de vin, les yeux enflammés, la poitrine haletante, les pourpoints ouverts, trop ivres pour pouvoir soulever les brocs de vin, ils essayaient de boire encore et tendaient d'une main tremblante aux échansons leurs calices, d'où la liqueur s'épandait à flots sur le plancher, jonché de débris immondes, pétris en boue rougeâtre et nauséabonde par leurs trépignements.

— Silence ! fit tout à coup le chef, le moment des toasts est arrivé.

En tirant de son haut-de-chausses une bourse pleine d'or, il la jeta sur la table en disant :

— Voici le prix qui sera décerné au vainqueur. Commence, abbé de Rosenthal,

Celui qu'on appelait l'abbé était tellement ivre qu'il lui fallut, pour se dresser sur ses jambes, l'aide de son vicaire et de son précenteur. Un troisième bandit lui mit une coupe entre les mains ; il y trempa ses lèvres en bégayant :

— Je bois à... je bois à... je...

— A qui bois-tu donc, hurlèrent les bandits.

— Je ne... sais... pas., répondit-il en roulant des yeux égarés.

Et, laissant échapper le vase, il retomba comme une masse sur son escabeau.

Son vicaire était meilleur buveur.

— Moi, fit-il, je le sais : je bois à l'enfer !

Et il avala la coupe jusqu'à la dernière goutte.

Les brigands applaudirent par un rugissement.

— Et moi, à son roi, le grand Satanas, l'vociféra un chanoine.

— Et moi, à notre très-digne chef, évêque et capitaine, qui vaut encore moins que Satanas, continua un plaisant.

— Je bois à la guerre, qui nous a fait ce que nous sommes, gronda un colosse à l'œil abéti et aux lèvres bestiales.

— Et moi, aux plaisirs qu'elle favorise, dit à son tour un prieur à face bourgeonnée, en essayant de relever les crocs de sa moustache.

— Moi, à la santé des souris de Bacherach et à la colère du ciel et de ses habitants, clama un ribaud au cou duquel pendait une étoile.

Et il leva son poing d'un air menaçant.

— Bravo ! Kuntz le rouge, rugirent les bandits, à toi le prix ! à toi le.....

Ils s'arrêtèrent stupéfaits.

Comme en réponse à leur orgueilleux défi, une sorte de beuglement sourd et lugubre venait de traverser l'espace. Otto remarqua l'impression fâcheuse produite par ce bruit, et affectant de rire aux éclats :

— N'avez-vous pas reconnu la trompe de notre guetteur annonçant le passage de quelque bateau, s'écria-t-il. Allons, à moi de disputer le prix.

Et soulevant des deux mains un énorme broc :

— Camarades, continua-t-il de sa voix tonnante, moi, Otto, évêque de Coblenz par la grâce de mon épée, je bois à la guerre, je bois à la peste, je bois à la famine, et je ne crains ni Dieu, ni Satanas, ni le roi Othon III, et je me ris de leur colère dans ma bonne tour de.....

Un second beuglement, plus fort et plus prolongé, fit bondir ceux des bandits qui n'avaient pas encore roulé sous la table.

— Ma bonne tour de Mausenthurm, hurla Otto.

La trompe lui répondit par un troisième mugissement et du haut des créneaux la sentinelle cria :

— Aux armes ! voici l'ennemi !

Il y eut dans la salle du festin un moment d'inextinguible tumulte.

Sans se donner le temps d'arracher les oripeaux de leur sacrilège mascarade, les brigands saisirent

leurs armes et se précipitèrent vers l'escalier qui conduisait à la plate-forme.

Au pied de la tour, et enveloppé dans la pénombre, on pouvait voir, sinon distinguer, une grosse masse noire immobile et de forme indécise attachée à l'îlot de granit.

Sur cette masse s'agitaient des formes humaines.

Était-ce un ennemi qui savait la forteresse ou qui tentait d'enfoncer la porte.

Otto se pencha sur les créneaux auprès desquels on avait eu soin d'entasser d'énormes pierres et cria :

— Qui est là, et que voulez-vous ?

Le capitaine était en pleine lumière, et sa mitre d'or resplendissait sous les feux du fanal.

— Seigneur évêque ; répondez une voix faible, prenez pitié de nous et recevez vos serviteurs à merci, nous sommes vos fidèles sujets de Bacherach. Plus de la moitié de la population a déjà péri par la famine qui nous désole, seigneur évêque, vous seul....

— Arrière, manans, canaille, idiots ! rugit le capitaine, toutes ces belles paroles ne me donneront pas le change, vous êtes des traîtres qui vouliez nous égorger par surprise ; arrière, ou je vous fais percer par mes archers, comme vous le méritez.

— Seigneur évêque, pitié pour nous ; voyez, nous sommes à demi-morts et sans armes, un peu de pain, au nom du salut de votre âme.

Otto se radoucit.

— Combien êtes vous ? demanda-t-il.

— Vingt et un, révérendissime père en Dieu.

— Si je vous donne vingt et un pains, promettez-vous de vous déclarer contents et de vous retirer ?

— Nous partirons aussitôt, Monseigneur, pour partager avec nos familles ce don précieux de votre charité, et nous prions Dieu tous ensemble de prolonger vos jours.

— Alors, venez amarrer votre bateau du côté opposé à la porte, et qu'aucun de vous n'ose mettre le pied sur l'îlot, pendant que mes serviteurs vont y déposer les vingt et un pains ; m'avez-vous compris ?

— Nous obéissons, révérendissime père, s'écrièrent les suppliants transportés d'allégresse à l'annonce de ce secours qu'ils n'osaient pas espérer.

Vingt et un pains pour quatre cents habitants, ce n'était pourtant qu'une goutte d'eau dans la mer, mais le besoin ne calcule pas.

— Au lieu de vingt et un pains, j'aurais préféré leur envoyer vingt et une flèches, murmura tout haut Kuntz le Rouge.

— C'est toi-même que je vais envoyer par-dessus les créneaux, fit le capitaine en le saisissant à la gorge.

Kuntz n'essaya même pas de se débattre ; bien lui en prit, il en fut quitte pour une minute de terrible suffocation, suivie d'un coup de poing qui l'abatit comme un bœuf qu'on assomme.

Si Otto eût vécu au temps des croisades, il eût pris pour arme un gantelet, et pour devise : *Ma force est mon droit.*

Par son ordre, un second bandit alla placer une torche à une meurtrière inférieure, de manière à bien éclairer le bateau. Un autre voila le feu du phare.

(A CONTINUER.)

HYGIÈNE DE LA PEAU.

(Suite et Fin.)

Il se fait à la peau de certaines régions du corps une excrétion de matière onctueuse nommée *humeur sébacée*. Lorsque les conduits excréteurs des utricules ou petites glandes qui la fournissent sont obstrués, l'humeur sébacée, ne trouvant plus d'issue, se condense, se durcit et donne lieu soit à une irritation locale de la peau qui se traduit ordinairement par de petits boutons à sommets blanchâtres, soit à de petites concrétions ayant l'aspect et la forme de grains de millet, presque toujours situées sur la paupière supérieure ou au-dessous de la paupière inférieure, sur les pommettes ou aux environs des ailes du nez.

Le moyen le plus prompt de guérir les boutons produits par l'humeur sébacée durcie est de les percer à leur sommet, dès le début; ensuite, on les pince fortement entre deux doigts pour expulser le petit grumeau blanchâtre, cause de l'irritation. Son expulsion donne lieu à la sortie d'un peu d'humeur sanguinolente, et au bout de quelques heures le bouton s'est complètement affaissé. L'humeur qui a suinté de la piqûre forme croûte en se desséchant; deux jours après, cette petite croûte se détache, tombe, et tout a disparu.

Au contraire, si on laisse le bouton arriver à maturité et se percer naturellement par le travail inflammatoire, sa durée est de sept à huit jours et, après sa cicatrisation, il reste sur la peau une petite tache rougeâtre qui, selon la profondeur de l'ancien foyer d'irritation, persiste pendant des semaines et quelquefois des mois entiers.

Quant aux petites concrétions miliaires des paupières, des pommettes et des ailes du nez, elles sont indolores et n'ont d'autre inconvénient que de tacher la peau; véritables corps étrangers, situés au-dessous de l'épiderme, il suffit, pour en débarrasser le visage, de fendre l'épiderme qui les recouvre et de les expulser par la pression.

Les conduits excréteurs des glandes sébacées sont aussi sujets à un engorgement et une dilatation qui rend leurs orifices plus ou moins apparents à la superficie de la peau. La matière caséuse dont leurs goulots sont remplis peut être facilement expulsée par la pression; on se convaincra du fait en pinçant entre la pulpe des doigts la peau de l'extrémité du nez ou de ses ailes. La matière vermiforme qui en sort a, sans doute, donné lieu au proverbe: *Tirer les vers du nez*.

Le nom de *tannes* a été donné à ces concrétions de l'humeur sébacée, parce qu'elle se montre sous l'épiderme comme les piqûres qu'on voit sur les cuirs tannés. Chez certaines personnes, les tannes se montrent si nombreuses au visage, que la peau en est entièrement piquée: l'extrémité des tannes se noiroit au contact de l'air, ou de la poussière, et la peau reste criblée de petits points noirs qui ré-

sistent aux lavages répétés d'eau de savon. Dans ce cas, on a prescrit de laver le visage avec du lait d'amandes amères, acidulé par quelques gouttes de suc de citron. Mais ce moyen et beaucoup d'autres, tel que les onctions avec de l'huile de muscade, du miel, de la crème acidulée par du suc de citron, etc., sont absolument nuls: les tannes persistent toujours avec une désespérante ténacité.

VERRUES.

Tout le monde connaît l'affection que désigne le mot verrue, mais ce que bien des personnes ignorent, c'est que ces petites excroissances ont leur sommet dans la couche fibreuse de la peau, et qu'elles jettent leurs racines à la surface de l'épiderme.

La verrue naît d'un ou de deux prolongements fibreux qui, en traversant la couche muqueuse de la peau, se divisent en radicules plus ou moins nombreuses, d'où dépend la largeur de la verrue, et d'où il résulte qu'en détruisant les racines on ne détruit pas la verrue; c'est le sommet qu'il faut attaquer.

On distingue trois espèces de verrues:—les *pendantes* ou à pédicule,—les *rondes* et les *plates*. On rencontre souvent des personnes chez qui les verrues pullulent sur la peau des mains, ce qui a fait croire que le contact de ces rugosités, et surtout du sang qui en sort lorsqu'on les déchire, était contagieux. Cette assertion est encore à prouver.

Une foule de procédés, parmi lesquels il en est de fort bizarres, ont été proposés pour la destruction des verrues: nous n'indiquerons que les simples et les meilleurs.

Les verrues pendantes s'excisent avec l'instrument tranchant, ou se lient avec un fil de soie ciré. On pratique la ligature le plus près possible de la base, et l'on serre jusqu'au moment où une vive douleur se fait sentir; quelques heures après, on serre de nouveau, et l'on recommence ainsi, pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que la verrue desséchée se détache et tombe.

Pour les verrues plates et rondes, le meilleur procédé est de les couper au vif, et, après en avoir étanché le sang, de toucher la petite plaie avec un pinceau très-mince humecté d'acide nitrique. On peut, en guise de pinceau, se servir d'un cure-dent qu'on trempe dans l'acide nitrique; mais il faut avoir bien soin de ne laisser tomber sur la verrue qu'une très-petite gouttelette, car une plus grande dose d'acide creuserait trop profondément la peau. On touche ainsi la verrue deux ou trois fois par jour, et, lorsqu'on aperçoit les racines se désanir, on essaye de les arracher avec de petites pinces; si l'on y parvient, la guérison est complète. On recommande aux personnes qui portent plusieurs

verrues, à côté les unes des autres, sur la même partie du corps, de n'attaquer que les plus grosses : l'expérience a démontré que la chute des petites verrues suit ordinairement celle des grosses.

Lorsque les verrues ont pullulé au point de couvrir les doigts, les mains, ou toute autre partie, l'emploi du caustique serait trop long et trop douloureux. On conseille le procédé suivant, comme réussissant fort bien :

Recouvrir, pendant la nuit, la partie verrueuse d'un morceau de sparadrap, et, mieux, d'un cataplasme ; le lendemain, laver la peau à l'eau vinaigrée, l'essuyer et la frotter avec du sel ammoniac. On doit faire quatre ou cinq frictions dans la journée. Continuer ainsi pendant trois ou cinq jours, au bout desquels les verrues tombent d'elles-mêmes. Si le sel ammoniac n'obtenait point l'effet désiré, on lui substituerait la poudre de sabine.

MATIERES ET INSTRUMENTS PROPRES A L'ÉCRITURE.

(Suite et Fin.)

On parvint à donner au papier de papyrus des dimensions considérables, car on possède des actes qui ont environ 2^m, 70 de longueur.

Ce que nous appellerions aujourd'hui la *main* de papyrus contenait vingt feuilles du temps de Pline, et seulement dix au quatrième siècle.

On ne peut assigner aucune date à l'invention du papyrus, qui est due aux Égyptiens. Suivant une lettre, adressée par Champollion jeune au duc de Blacas, le savant voyageur a retrouvé des contrats sur papyrus, portant leur date avec eux, et remontant à dix-sept cents ans avant l'ère chrétienne.

On ignore à quelle époque le papyrus a été introduit en Grèce et en Italie ; mais on sait, d'une manière positive, qu'à Rome on lui faisait subir une nouvelle préparation ; et, c'est à l'apprêt qu'il recevait dans cette ville, que l'on doit de n'avoir pas pu, jusqu'à présent, tirer grand parti des manuscrits latins trouvés à Herculaneum. En effet, en 1825, sur deux mille deux cent soixante-dix pages qu'on était parvenu à dérouler, quarante seulement appartenaient à la langue latine, les autres étaient en grec.

L'Égypte paraît avoir conservé, de tout temps, le monopole du commerce du papyrus, dont les principales fabriques étaient à Alexandrie. Aussi il suffisait que la récolte de cette plante vînt à manquer une année pour que la disette de papier se fit sentir dans toute l'Europe. Pline raconte qu'il y en eut une si considérable sous Tibère, qu'elle causa une émeute à Rome, et que le sénat fut obligé de recourir à une mesure analogue à celle qui a été prise souvent aux époques de famine. On nomma des commissaires qui distribuèrent à chaque citoyen une provision de papier proportionnée à ses besoins.

A partir du quatrième siècle, le papyrus commença à devenir peu commun. La conquête de l'Égypte par les Arabes, et le peu de commerce qui existait entre l'Orient et l'Europe ne firent que le rendre

plus rare. Sa fabrication cessa avant le douzième siècle, lorsque l'usage du papier de coton, connu, à ce que l'on croit, des Orientaux, vers le quatrième siècle, se fut répandu dans l'Occident. Les chartes les plus anciennes, sur ce papier, datent du commencement du douzième.

Ce fut vers la même époque que l'on commença à se servir usuellement du papier de chiffon. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* citent à l'article de Hugues II, comte de Châlon-sur-Saône, une charte en papier de chiffe portant la date de 1075. Le même papier est mentionné dans un traité de Pierre le Vénéérable, composé en 1122. En 1189, Raymond-Guillaume, évêque de Lodève, accorda, moyennant un cens annuel, l'autorisation de construire, sur l'Hérault, plusieurs moulins à papier.

Le plus ancien titre qui subsiste encore sur papier de chiffe est une lettre de Joinville à Louis le Hutin.

Nous ne devons pas oublier de mentionner les tablettes, assemblages de feuilles de parchemin ou de petites planches de bois, d'ivoire ou de métal préparées pour recevoir l'écriture. Il y en avait qui étaient recouvertes de cire et sur lesquelles on écrivait avec un poinçon ou un style. Leur usage remonte à l'antiquité la plus reculée. Les paroles suivantes sont mises dans la bouche de Dieu, au quatrième livre des Rois. " J'effacerai Jérusalem comme on efface sur des tablettes, et, en effaçant, je retournerai le style et le passerai et repasserai sur sa face. "

Hérodote et Démosthène parlent aussi de l'emploi des tablettes qui sont mentionnées à chaque instant dans les poètes latins. A Rome elles servaient aux correspondances entre les habitants de la ville ou des environs, tandis que le papyrus était réservé pour les lettres dont la destination était plus éloi-

gnée. Souvent on répondait à un billet sur les tablettes mêmes où il avait été tracé.

Le bois le plus précieux employé pour les tablettes était le bois de citrus, espèce de cyprès de l'Afrique septentrionale.

Les tablettes étaient un des objets que les Romains s'envoyaient en présent pendant les saturnales, absolument comme aujourd'hui on se donne des portefeuilles, des souvenirs, etc.

Les diptyques étaient des tablettes à deux feuilles. A Rome, les consuls et les autres magistrats, lors de leur entrée en fonctions, envoyaient à leurs amis, entre autres présents, des diptyques ordinairement en ivoire, artistement travaillés et enrichis d'ornements en or. Cet usage devint si coûteux par le luxe qu'on y déployait, qu'on trouve, dans le code Théodosien, une loi qui ne permet qu'aux consuls ordinaires de donner en présent des corbeilles d'or et des diptyques d'ivoire. Mais il en fut de cette prohibition comme de beaucoup d'autres, on la viola ouvertement, et le fils de Symnaque, ayant été nommé questeur, offrit à l'empereur lui-même un diptyque recouvert d'or, et à ses amis des diptyques d'ivoire et des corbeilles d'argent.

Les tablettes de cire servirent, dans l'antiquité comme au moyen âge, à écrire des brouillons que l'on mettait ensuite au net, soit sur du papyrus, soit sur du parchemin, des inventaires, des comptes de voyages, etc. Telles sont les tablettes de cire de Philippe le Bel conservées à la Bibliothèque royale. Leur usage s'est conservé jusqu'au siècle dernier, comme l'a prouvé un mémoire de l'abbé Lebeuf, inséré dans le recueil de l'Académie des Inscriptions. Ainsi, dans l'église de Rouen, jusqu'en 1722, les tablettes de chœur, où l'on marquait les noms des ecclésiastiques qui devaient officier et desservir le chœur pendant la semaine étaient en cire, et on y écrivait avec un poinçon de fer.

L'encre noire, chez les anciens, était un composé de noir de fumée, de gomme et d'eau. En y mêlant un peu de vinaigre, on parvenait à la rendre à peu près ineffaçable, au dire de Pline, qui prétend qu'en y faisant infuser de l'absinthe, on préservait les livres des souris.

Cette encre a été employée jusqu'au douzième siècle, époque où a été inventée celle qui est en usage aujourd'hui.

Les anciens, outre les encres rouge, blue, verte et jaune, connaissaient aussi l'encre de sèche, ou sépia, et une encre indienne mentionnée par Pline, et qui ne différait peut-être pas de l'encre de Chine.

Parmi les encres rouges, celle que l'on appelait le

minium, et qui, suivant M. Brongniart, n'était pas autre chose que du oinabre, était la plus estimée. Mais celle que l'on obtenait en faisant cuire un murex avec sa coquille brisée, était exclusivement réservée aux empereurs, qui en avaient interdit la fabrication et l'usage aux particuliers, sous peine du dernier supplice.

Les tuteurs des empereurs signaient avec une encre verte ; il existe à Orléans une charte de Philippe 1^{er} écrite en encre de cette couleur.

Les anciens connaissaient les encres d'or et d'argent. Sous le Bas-Empire, les écrivains en or, les *crysgographes* formaient une classe particulière. La Bibliothèque royale possède plusieurs évangiles grecs, et le livre des *Heures* de Charles le Chauve, entièrement écrits en or. On trouve en Allemagne, en Italie et en Angleterre, des diplômes écrits de la même manière. L'encre d'or a été principalement employée du huitième au dixième siècle.

On ne possède que peu de manuscrits écrits en lettres d'argent. Les plus célèbres sont les *Evangelies* d'Ulphilas, conservés à Upsal, et le *Psautier* de saint Germain, évêque de Paris, à la Bibliothèque Royale.

Les instruments employés pour écrire étaient le style en métal ou en os, dont les divers musées de l'Europe renferment de nombreux échantillons, le pinceau, le roseau, que l'on taillait comme nos plumes, et dont les Orientaux se servent encore aujourd'hui, et enfin la plume, qui est mentionnée plusieurs fois dans un écrivain anonyme du cinquième siècle. Les plumes métalliques étaient connues bien probablement dans l'antiquité, car, suivant Montfaucon, les patriarches de Constantinople se servaient, pour leurs souscriptions, d'un roseau d'argent.

On peut voir, dans les planches de l'*Antiquité expliquée* de Montfaucon, et dans le recueil de peintures trouvées à Herculaneum, que l'encrier, l'écritoire, le pupitre, le canif, le grattoir, la pierre à aiguiser et la boîte à poudre étaient connus très-anciennement. Au moyen du compas et de la règle on traçait des lignes destinées à renfermer le corps de l'écriture, et, bien qu'on se soit servi quelquefois du crayon ou de la mine de plomb, jusqu'au treizième siècle ces lignes étaient tracées avec la pointe du style.

Les anciens ne paraissent pas avoir eu l'habitude de s'appuyer sur une table pour écrire ; ils écrivaient sur leurs genoux ou sur leur main gauche ; cette dernière méthode est encore usitée en Orient.

